

## Rupture

La porte d'entrée avait claqué comme une gifle. Pour la énième fois, elle était partie en pleurant et il n'avait pas levé le petit doigt pour la retenir. C'était presque devenu une habitude. Par la fenêtre, il l'avait vue traverser la rue sous la pluie, évitant de justesse une voiture qui l'avait éclaboussée en passant dans une flaque, tout en donnant un coup de Klaxon rageur. Elle était pathétique, mais il frémissait encore de rage, trop énervé pour s'apitoyer. Quand elle atteignit le trottoir d'en face, c'était comme si elle ressortait tout habillée d'une piscine. Sa robe plaquée au corps s'enroulait à ses jambes et ses longs cheveux lui collaient au visage. Elle devait traverser la moitié de la ville pour regagner son appartement, elle en avait bien pour une demi-heure. Sous une pluie battante, c'est très long, une demi-heure. Il éprouvait, comme après chaque scène, un vague remord et il gardait dans la bouche un goût amer, mais il savait que cela ne changerait jamais, qu'encore une fois, elle reviendrait parce qu'elle ne pouvait pas se passer de lui.

Il pensa à la chanson de Nougaro : « Une petite fille en pleurs dans une ville en pluie... » Sauf que lui ne courrait pas après.

– Qu'elle aille au diable !... dit-il à haute voix.

Il souhaitait vraiment que cette fois fût la dernière, qu'elle comprenne enfin... qu'elle ne revienne pas.

Il n'admettait plus cette idée fixe qu'elle avait de rester indépendante, de ne pas vouloir s'installer chez lui. Elle refusait d'envisager une vie commune et il n'en pouvait plus de l'attendre en vain pendant des jours, de la voir débarquer quand il ne l'espérait plus, de chambouler son emploi du temps au gré de ses caprices.

– JE NE SUIS PAS A TA DISPOSITION!... avait-il hurlé. Tu viens te faire baiser quand tu en as envie puis tu disparais pendant des jours... J'en ai plus qu'assez...

Ce genre de scène se reproduisait de plus en plus souvent. Au début, il avait bien essayé, lui, d'aller chez elle quand il avait envie de la voir, il y avait vite renoncé ; il arrivait toujours comme un cheveu sur la soupe. Son petit appartement ressemblait constamment à une fourmilière, à croire que sa nombreuse famille : frères, sœurs, neveux et nièces se relayaient pour l'occuper en permanence. Il avait compris qu'elle ne pouvait lui accorder que des miettes de son temps quand tout ce petit monde lui laissait un peu de répit.

Et tout à l'heure, après s'être un peu calmé, il lui avait lancé cet ultimatum d'un ton froid et péremptoire :

– Tu viens vivre avec moi, ou tu sors de ma vie !...

C'était tombé comme une sentence sans appel. Elle avait eu l'air très fatigué tout à coup. Elle s'était tassée sur elle-même comme un enfant qui a peur de la gifle, ne voulant pas répondre, attendant la suite. Mais il s'était détourné d'elle pour regarder par la fenêtre, s'absorbant dans le spectacle de l'averse qui balayait la rue. Quand il avait entendu les premiers sanglots, il ne s'était pas retourné, n'avait pas bougé d'un millimètre. Il attendait les protestations habituelles sur son incompréhension, son insensibilité... Il avait seulement entendu le claquement de la porte qui avait résonné comme un clap de fin.

À présent, elle avait disparu au coin de la rue et la pluie redoublait de violence.

– Bon vent !... grinça-t-il entre ses dents.

Cette fois, il pensait que c'était bien fini, la page était tournée. Il ne ressentait aucune peine, juste de la colère.

– Au diable !... répéta-t-il.

Il alla s'asseoir sur le canapé et alluma la télé à l'aide de la télécommande tombée sous sa main par hasard. Il regardait les images bouger sur l'écran, sans parvenir à s'intéresser vraiment à l'émission. Il se sentait la tête vide, sa vie aussi lui semblait vide.

La nuit était tombée. Il était encore devant l'écran qui débitait inlassablement des images et des sons dont il ne saisissait toujours pas le sens. Il regarda l'heure à sa montre : vingt et une heures. Il n'avait pas faim. Elle non plus, n'avait pas dû pouvoir avaler une miette et devait être seule, puisque qu'elle s'était décidée à venir. Elle avait sans doute allumé sa télé, comme lui, pour ne pas rester dans le vide.

Il regarda le téléphone... Il avait encore de la peine à coordonner ses pensées. C'est avec l'esprit toujours aussi vide qu'il souleva le combiné et composa son numéro. Elle décrocha à la première sonnerie.

– C'est moi... dit-il, d'une voix neutre.

– ...

– Je t'aime...

Christian Marcon Vals les Bains le 27 décembre 2001.